



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Article original

Le raisonnement psychanalytique. Hybridation et coadaptation

Psychoanalytic reasoning. Hybridization and co-adaptation

L. Poenaru

Centre médical de Peillonex, route de Genève 67, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le 25 juillet 2018

Mots clés :
Épistémologie psychanalytique
Logique
Raisonnement
Coadaptation
Interdisciplinarité

Keywords:
Psychoanalytic epistemology
Logic
Reasoning
Co-adaptation
Interdisciplinarity

RÉSUMÉ

Le raisonnement psychanalytique est généralement exploré dans ses rapports aux théorisations psychanalytiques et rarement dans ses relations avec une épistémologie explorant de manière critique les développements de la connaissance scientifique. L'auteur de cet article s'intéresse au cas particulier du raisonnement psychanalytique et à la méconnaissance de la logique classique dans le corpus théorique et dans les échanges psychanalytiques. Le constat de base est le suivant : en raison du manque de dialogue entre disciplines, l'on connaît rien, en psychanalyse, du métissage théorique en logique comme l'on connaît rien de la logique psychanalytique en sciences. La thèse défendue est celle d'une nécessaire hybridation des raisonnements qui interroge les rapports entre général et particulier. Le raisonnement clinique et le modèle médical viennent appuyer cette thèse d'une coopération inter-théorique faisant écho à la coadaptation en biologie.

© 2018 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

Psychoanalytic reasoning is generally explored in its relation to psychoanalytic theorizations and rarely in its relation to an epistemology critically exploring the scientific nature of knowledge. The author of this article is interested in the particular case of psychoanalytic reasoning and the lack of classical logic in the theoretical corpus and in psychoanalytic exchanges. The basic observation is the following: because of the lack of dialogue between disciplines, we know nothing, in psychoanalysis, of theoretical mixing in logic as we know nothing of psychoanalytic logic in science. The thesis defended is that of a necessary hybridization of reasoning that questions the relationship between the general and the particular. Clinical reasoning and the medical model support this thesis of inter-theoretical cooperation echoing co-adaptation in biology.

© 2018 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Ce serait pourtant une grave erreur d'aller supposer que l'analyse vise ou cautionne une conception purement psychologique des troubles de l'âme. Elle ne saurait méconnaître que l'autre moitié du travail psychiatrique a pour contenu l'influence de facteurs organiques (mécaniques, toxiques, infectieux) sur l'appareil animique

S. Freud, *L'intérêt que présente la psychanalyse*, 1913, p. 109

La psychanalyse fait l'objet de multiples réductions et stéréotypes parmi les logiciens et les épistémologues ; elle est

généralement donnée comme exemple pour illustrer la bien connue démarcation poppérienne entre sciences et pseudo-sciences : « Si vous aimez votre père, vous faites un complexe d'Œdipe, si vous ne l'aimez pas, vous faites un Œdipe refoulé »¹. Pour les logiciens empiristes ce type d'énoncé n'a pas de signification car il est compatible avec un fait empirique et son contraire. Le manque de dialogue entre psychanalystes et logiciens n'a jamais permis un véritable échange à propos des raisonnements qui sous-tendent une théorie ; la non-rencontre n'a pas permis non plus de qualifier l'exemple susmentionné de ridicule (pour des raisons que nous n'examinerons pas ici). Stéréotypes et

¹ L'exemple est tiré d'un cours d'épistémologie donné récemment dans une université française.

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2018.07.005>

2542-3606/© 2018 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

réductions sont au rendez-vous de l'autre côté de la barrière épistémologique ; la psychanalyse s'est longtemps tenue à distance de la logique en tant que discipline puisque cette dernière annonçait, dans la conception absolutiste et positiviste de Frege², que les représentations mentales (privées, incommensurables, disparates et variant sans loi d'un sujet à un autre) ne sont pas en mesure d'assurer l'objectivité de la logique. Tous les ingrédients étaient présents pour justifier la mise à distance des psychanalystes ; parmi ces derniers, beaucoup se battent encore aujourd'hui contre des positionnements logiques de la fin du XIX^e siècle qui, étonnamment, sont contemporains de la naissance de la psychanalyse. Il manque toutefois, dans la vision psychanalytique du raisonnement logique, un siècle d'élaborations théoriques ayant mené à une prolifération de perspectives et de connaissances qui ont glissé progressivement vers une subjectivation des opérations logiques (ouvrant sur autant d'approches que d'individus) et vers l'idée de pluralité qui seule peut refléter la multiplicité des raisonnements auxquels n'a pas accès la logique classique.

Questionner le raisonnement logique dans l'approche psychanalytique est indissociable d'un ensemble de problématiques épistémologiques et philosophiques qui divisent et rassemblent penseurs et chercheurs : la scientificité de la science/psychanalyse (Duclaux, 1949 ; Grünbaum, 1985 ; Gori & Hoffmann, 1999 ; Bazalgette, 2006 ; Castel, 2006 ; Pragier & Faure-Pragier, 2007 ; Soler, 2009 ; Forest, 2010 ; Mills, 2012 ; Visentini, 2015, 2017 ; Aguillaume, 2016), l'objectivité (Daston & Galison, 2012), le naturalisme scientifique (Anderler, 2016), etc. Ces thématiques ont donné lieu à une littérature abondante qui, lorsqu'elle ne renforce encore plus la barrière épistémologique, postule comme angle de connaissance épistémologique une nécessaire approche pluraliste intégrant sans clivages le singulier et le général (Juignet, 2015 ; Rupy, 2013) au-delà des critères de démarcation entre sciences et pseudo-sciences imposés par Popper (1959).

Nous connaissons les conflits, les débats (et les passions) que ces problématiques ont générés au cours d'un siècle de psychanalyse. Il est impossible d'aborder ici, même de manière très succincte, la multiplicité des positions critiques. L'intention de ce travail est de centrer la discussion uniquement sur la place occupée par le raisonnement logique en psychanalyse, à partir d'une série de considérations d'ordre général. Il semble que la logique, dans ses principes contemporains, est nécessairement métisse et son existence en tant que discipline n'aurait pas été possible sans les hybridations qu'elle a subies en tant que relation à l'Autre. L'examen du raisonnement psychanalytique dans ses correspondances avec la rationalité scientifique soulève un vaste ensemble de questions. Peut-on éviter la logique classique³ dans le raisonnement clinique psychanalytique ? Le travail des psychanalystes est-il dépourvu de rationalité ? L'écoute de la rêverie, des éléments refoulés et la régression à deux, en séance, sont-elles suffisantes si le matériel récolté n'est-il pas saisi dans un deuxième temps par un raisonnement logique qui favorise son organisation et par conséquent la réorganisation du patient ? Quelle est l'origine de ce tabou du raisonnement logique dans la rationalité psychanalytique ? Si le raisonnement psychanalytique n'est pas qu'une affaire de cas uniques, quelles méthodes permettent de se situer à la jonction du général et du particulier, de l'objectif et du subjectif ? Quel est la place du raisonnement médical dans notre approche ?

² Gottlob Frege (1848–1925) est un logicien, mathématicien et philosophe allemand créateur de la logique moderne ; il est à l'origine du formalisme logique (système formel composé d'un langage formel et d'une sémantique représentée par un système déductif ou calculatoire).

³ Formalisations du langage et du raisonnement développées à partir du XIX^e siècle et devenues la partie centrale de la logique contemporaine.

L'objectif de ce travail n'est pas de répondre à toutes ces questions-pièges qui exposent à des conflits difficilement solubles au stade actuel de l'épistémologie psychanalytique, mais de dissiper certaines craintes et d'ouvrir (à nouveau) le débat autour des liens qu'entretiennent psychanalyse et raisonnement tout en offrant une série de repères théoriques défendant la thèse d'une nécessaire coopération des raisonnements. Cet assemblage est inévitablement présent, mais méconnu, voire dénié. La thèse défendue n'est pas sans rappeler la *coadaptation* en biologie, concept selon lequel il existerait, dans l'évolution et afin de permettre la survie, des interactions mutuelles (vs antagonistes) entre les espèces (comme entre les gènes et les parties du corps d'un seul individu) produisant une interdépendance (Ridley, 2003). Par manque de place, nous devons nous arrêter ici avec cette analogie complexe qui mériterait plus de développements, principalement pour ce qui concerne le choix mutualiste-antagoniste.

1. Le raisonnement psychanalytique

Le modèle fondateur de la psychanalyse postule l'existence de phénomènes psychiques dissimulés par des mécanismes de défense⁴, donc non perceptibles au sein d'une expérience empirique classique (idéale) mettant en jeu une série de variables que l'on peut mesurer, contrôler, modifier afin d'en retirer des conclusions valides concernant une hypothèse. N'oublions pas que l'approche clinique n'est pas une approche expérimentale ni scientifique ; elle est tout au plus un art du soin, au même titre que la médecine clinique – nous y reviendrons. L'écart qui s'est instauré entre démarche scientifique et approche clinique alimente la discorde et constitue une des multiples raisons ayant permis l'édification de la barrière épistémologique qui sépare psychanalyse et sciences.

Connaître en psychanalyse, du point de vue de la démarche clinique défendue par la discipline, suppose la rencontre avec l'inconscient et l'inconnaissable dont les émanations apparaissent à l'individu lui-même et à l'observateur dans des formes déformées pour des raisons topiques (la division inconscient/préconscient/conscient et ça/moi/surmoi), dynamiques (dualité et conflits pulsionnels) et économiques (répartition d'une énergie quantifiable) si l'on s'en tient au modèle freudien. Freud (1913) donne le ton de cette recherche fondamentale de l'insoupçonné au sein du travail analytique en annonçant que « la psychanalyse revendique (...) le primat des processus d'affect dans la vie d'âme, et elle met en évidence toute la part insoupçonnée que prennent le trouble affectif et l'*aveuglement de l'intellect* chez l'être normal non moins que chez le malade » (p. 109).

Les élaborations théoriques post-freudiennes, fondées sur l'expérience clinique des analystes, ont beaucoup insisté sur les éléments techniques à mettre en œuvre au sein de la rencontre analytique afin de saisir des contenus refoulés, de penser l'impensable, de décrypter des zones psychiques inaccessibles à la représentation et de permettre leur élaboration et leur perlaboration. Green (2006), en réunissant un ensemble de théoriciens analystes, nous donne un aperçu des tendances et des préoccupations psychanalytiques de ce début du XXI^e siècle. L'on repère ainsi l'intérêt pour le vécu fantasmatique à deux, le maniement des mouvements transféro-contre-transférentiel, l'interrogation du fond hallucinatoire de la pensée, l'utilisation du cadre, les rapports entre sens et pulsion de mort, la place de l'objet dans la structuration psychique, l'examen des expériences sexuelles primaires, l'importance des relations primaires mère-bébé, etc. La psychanalyse apparaît, indéniablement, comme le lieu

⁴ Damasio (2010) défend cette thèse en neurosciences à propos des marqueurs somatiques qui induisent des remaniements cognitifs permanents.

d'une rencontre intersubjective unique, la seule, à ma connaissance, à permettre un tel déploiement de l'intime du sujet.

Le psychanalyste, au même titre que le médecin, dispose de sa technique propre pour l'auscultation psychique et somatique. Il semble se présenter, dans les écrits cliniques et théoriques, comme un *plongeur* dans l'inconscient du sujet. Il est celui qui accompagne, qui guide, qui éclaire, qui interprète, qui redonne goût à la vie, à la lumière, en passant par l'obscurité et l'irrationalité de l'âme. Le modèle freudien des phénomènes psychiques convoque les analystes à une rencontre avec la folie privée (Green, 1990) maintenue secrète par tout individu et cela suppose la mobilisation de sa propre folie d'analyste/thérapeute, à condition de savoir la manier. Et c'est là la grande originalité technique psychanalytique. Cela constitue, paradoxalement, un des principaux motifs de la guerre qui oppose psychanalystes et scientifiques, les uns trop dans le déraisonnable, les autres trop dans le raisonnable. L'affect, la pulsion, la singularité, dit-on, n'ont rien en commun avec la logique mathématique.

C'est certainement tout cela aussi qui constitue l'infrastructure du raisonnement psychanalytique. Mais nous devons constater qu'il y a dans la certitude d'une épistémologie propre (Smadja, 2017) à la psychanalyse (basée sur la certitude d'un raisonnement inconscient non logique) au moins une erreur de raisonnement (clinique et théorique). Freud signale en 1913 (voir citation en exergue) que ce serait une grave erreur de croire que le travail psychiatrique⁵ puisse se réduire à des conceptions purement psychologiques de l'âme ; il est d'avis que « l'autre moitié du travail psychiatrique a pour contenu l'influence de facteurs organiques » (p. 109). Notons la séparation, importante du point de vue épistémologique, entre la raison psychologique et la raison organique. Peut-on dire que l'aspect organique a été ignoré dans les élaborations théoriques ? Il semble que oui, mis à part dans la perspective psychosomatique qui propose une approche particulière du lien psychisme-soma mettant l'accent sur la nécessaire influence de facteurs psychiques dans l'étiopathogénèse. Il manque toutefois dans cette perspective la prise en considération d'aspects organiques (mécaniques, anatomiques, toxiques, infectieux) tels que Freud le suggère. À l'heure actuelle un psychanalyste peut interpréter une constipation chronique comme un fantasme corporel visant la stimulation masturbatoire de la zone anale ou encore son utilisation dans la relation aux personnes prenant soin de l'enfant (Freud, 1905). Pour Winnicott (1936/2010), « aucun cas de maux de ventre chez un enfant, de vomissements, de diarrhées, d'anorexie ou de constipation ne peut être totalement expliqué sans faire référence aux fantasmes conscients et inconscients de l'enfant sur l'intérieur du corps » (p. 91). Peu d'analystes en revanche sont en mesure de suggérer que certains troubles gastro-intestinaux (Pinto-Sanchez, Bercik, & Verdu, 2015) sont dus à une intolérance alimentaire et que sa prise en charge améliore significativement les symptômes. Dans le même sens, on peut traiter longuement la stérilité d'une femme en travaillant son « refus » inconscient d'avoir un enfant, alors qu'il s'avère ultérieurement que l'infertilité du mari était l'origine du problème. Le raisonnement logique, des connaissances allant au-delà de son domaine de compétences et l'intervention coordonnée de tiers spécialisés auraient aidé, dans le dernier cas, à éliminer les multiples causes de la stérilité féminine et à s'assurer que l'origine est psychologique avant d'élaborer cette conclusion. Pour les mêmes raisons, la prise en charge de l'autisme, ayant suscité beaucoup d'indignation, aboutit en France à l'intervention de la Haute Autorité de santé qui classe la psychanalyse (2012) comme

« non consensuelle », en recommandant des interventions « coordonnées »⁶.

La moitié organique du raisonnement clinique a, semble-t-il, été laissée à la dérive. Certes, le psychanalyste n'est pas forcément médecin et n'est donc pas un connaisseur des multiples facteurs biologiques pouvant entraîner des modifications somatiques et par conséquent psychologiques. D'où la nécessité d'adresser au préalable le patient à un Autre, un collègue spécialiste qui écarte conjointement les causes organiques voire qui les traite lorsqu'un diagnostic est posé, afin d'éviter d'explorer des pistes inutiles et de proposer des interprétations déformantes et culpabilisantes. Cela invite à une coopération étroite des psychanalystes et des somaticiens afin que l'Autre moitié du travail psychiatrique soit effectivement accomplie et que l'ensemble du traitement réponde aux critères du raisonnement clinique. Une épistémologie de la psychanalyse établie sur des bases indépendantes et holistiques (Poenaru, 2018) devrait permettre de mieux définir les rapports entre les deux moitiés du raisonnement clinique.

Freud lui-même, après avoir insisté sur un fonctionnement psychologique dominé par des pulsions contradictoires allant jusqu'au-delà du principe de plaisir selon des logiques qui échappent à la rationalité consciente, faisant ainsi de la raison « l'ennemie qui nous prive de tant de possibilités de plaisir » (Freud, 1933a, p. 114), postule en même temps qu'elle est « l'une des puissances dont on est le plus en droit d'attendre une influence unificatrice sur les hommes » (Freud, 1933a, p. 256). Et il poursuit ainsi dans *D'une vision du monde* : « Notre meilleur espoir pour l'avenir, c'est que l'intellect – l'esprit scientifique, la raison – parvienne de haute lutte, avec le temps, à la dictature dans la vie d'âme humaine. L'essence de la raison est un garant qu'elle ne manquera pas alors d'accorder aux motions de sentiment humaines et à ce qui est déterminé par elles la place qui leur revient. Mais la contrainte commune d'une telle domination de la raison s'avérera être le lien unificateur le plus fort entre les hommes et fraiera la voie à de nouvelles unifications. » (p. 256) N'oublions pas que la guerre approche ; en 1932, un an avant, Freud est convié par la Société des nations à un dialogue avec Albert Einstein paru sous le titre *Pourquoi la guerre ?* Ici encore Freud est d'avis que « l'état idéal serait naturellement une communauté d'hommes ayant soumis leur vie pulsionnelle à la dictature de la raison » (Freud, 1933b, p. 79).

Il est difficile de ne pas constater chez Freud la présence d'un esprit véritablement hybride, considérant conjointement la raison et la déraison selon une complémentarité qui peut paraître contradictoire, mais qui est un ingrédient essentiel de tout esprit scientifique. Lupasco (1941), en critiquant les fondements de la logique classique, est d'avis que « le principe de complémentarité contradictoire doit remplacer le principe de non-contradiction comme fondement de la logique » (p. 286). Le principe de complémentarité, énoncé par Niels Bohr en 1927 afin de résoudre le paradoxe de la dualité onde-corpuscule, indique la possibilité de faire cohabiter des représentations complémentaires d'une même réalité. Comment ce paradoxe a-t-il été résolu en psychanalyse ? Le raisonnement logique n'a-t-il pas été un des tabous de l'enseignement et de la pratique psychanalytique ? La réflexion sur ce sujet était-elle perçue comme une trahison ?

2. Le raisonnement clinique et le modèle médical

Une très brève séquence clinique pourrait nous servir de repère et d'illustration pour notre propos. L'intention principale de ce détour clinique n'est pas d'étudier les processus intersubjectifs à l'œuvre dans leur rapport à l'inconscient et à l'élaboration, mais uniquement de pointer une série de raisonnements activée par le psychothérapeute au cours de cette séquence particulière qui n'est

⁵ L'article de Freud était une contribution pour la revue *Scientia*.

⁶ Voir Haute Autorité de santé, *Recommandations de bonne pratique. Autisme et autres troubles envahissants du développement : interventions éducatives et thérapeutiques coordonnées chez l'enfant et l'adolescent* (2012).

pas forcément représentative des diverses postures et attitudes déployées au cours d'une séance, ni des multiples raisonnements cliniques mobilisés.

Aline est dans sa deuxième année de psychothérapie pour un trouble anxiodépressif. L'élaboration des facteurs à l'origine de son état l'amène à prendre la décision de divorcer car son mari la trompe et qu'elle n'est pas attirée sexuellement par lui ; elle envoie la requête à un avocat quelques jours avant notre rencontre. Elle commence la séance en m'informant qu'elle a finalement eu le courage, après une longue hésitation associée à la crainte des représailles de la part de son mari, d'expédier la requête. À cela elle ajoute qu'il n'y a pas de quoi bien dormir. « Et, pour couronner le tout, dit-elle d'un air accablé, après cela j'ai couché avec lui ».

Côté clinicien, j'associe *divorce-insomnie-sexualité*. Le malaise étant indéniable, je décide de récolter des informations complémentaires autour de ce signe afin de trouver un sens à cet acte contradictoire, d'apaiser Aline et d'aller plus loin dans notre travail. Le dialogue suivant suit :

Thérapeute : Est-ce que vous avez eu du plaisir ?

Patient : Non.

T : Est-ce que vous l'avez trouvé soudainement attirant ?

P : Non. Et puis je me suis rhabillée très vite après, emmerdée.

T : L'avez-vous fait par culpabilité pour avoir envoyé la requête de divorce ?

P : Oui.

Sa réponse nous a permis de retravailler des contenus latents liés à l'impossibilité de s'opposer à un homme car cela implique de violentes représailles physiques et morales. La décision d'agir le divorce et donc la désunion devait immédiatement être réparée par un acte sexuel signifiant l'union. Tout cela démontre que la séparation reste difficile, voire désorganisée et qu'un ensemble d'éléments s'y associant reste à élaborer. Pour cette séance-là, Aline trouve un premier sens à son malaise et s'apaise.

Ai-je utilisé un raisonnement logique pour aider Aline au cours de cette séquence ? Il semble que oui. D'abord j'explore, de manière hypothético-déductive, des hypothèses concernant son excitation, son plaisir et son attraction sexuelle pour son mari, partant du principe que ce signe peut correspondre à plusieurs problématiques ; ses réponses m'obligent à écarter les deux premières hypothèses et aboutir à la confirmation d'une troisième (bien que je ne dispose que d'une première réponse manifeste). Au cours de ce raisonnement j'active des connaissances concernant son cas (les épisodes de violence de son père, les longs enfermements à la maison avec les volets fermés sans raison, l'obligation de garder le silence face au père, la passivité de la mère face à la violence du père, le viol, la tentative de suicide, etc.) et des connaissances théoriques : la tendance des traumatismes à se répéter (Freud, 1939 ; Brette, 2002), les conséquences psychologiques de la maltraitance infantile (Benarous, Consoli, Raffin, & Cohen, 2014), la culpabilité d'avoir osé affronter la figure masculine et la punition qui s'y associe généralement (thèse défendue par Freud tout au long de son œuvre), etc. Il existe également un cadre général (fréquence des séances, durée, attitude bienveillante, nécessité de favoriser l'association libre, etc.) qui a sa logique propre issue de la pratique psychanalytique. Mes enchaînements décisionnels sont guidés par un ensemble de prémisses (fondées sur mes connaissances) qui conduisent à des conclusions tout en explorant le raisonnement irrationnel, biaisé par des contenus latents. Nous pouvons dire que le psychanalyste (psychologue, psychiatre) se représente le psychisme (avec son fonctionnement, ses attentes, ses distorsions, sa dynamique, ses évidences, ses imprévus, ses incertitudes, ses contenus latents) comme le médecin se représente le corps, son anatomie, ses dynamiques et ses interconnexions.

Mes propos et ma pensée en présence de cette patiente auraient été, dirait Roger Perron (2010) « dénués de sens si ce sens n'est pas

apporté par quelques hypothèses simples » (p. 65). Perron, auteur d'un ouvrage incontournable dans notre perspective, examine la méthode psychanalytique dans ses rapports logiques à la connaissance et à la recherche ; il avance cette proposition fondamentale : « pour le psychanalyste aussi, l'approche du réel se situe à l'articulation d'hypothèses et de techniques d'observation (la situation que j'ai créée, mes interventions quasi expérimentales) » (p. 65). Il est un des rares à analyser l'antinomie général-particulier indispensable dans tout rapport à la connaissance et à inviter l'analyste à une cohérence logique des interprétations des faits qu'il constate-produit, attitude permettant d'éviter le piège de circularité qui se traduit par la confirmation des théories et la négligence de faits qui ne peuvent pas être intégrés.

« On nomme raisonnement clinique les processus de pensée et de prise de décision qui permettent au clinicien de prendre les actions les plus appropriées dans un contexte spécifique de résolution de problème de santé » (p. 236), notent Nendaz, Charlin, Leblanc et Bordage (2005). Pour ces auteurs, l'étude du raisonnement clinique peut être abordée selon deux grandes approches : descriptive (processus utilisés naturellement par les cliniciens) et analyse décisionnelle (prescriptive, vise à optimiser le raisonnement clinique). Les processus analytiques sont ainsi divisés en processus hypothético-déductifs (évaluation d'hypothèses jusqu'à l'obtention d'un diagnostic de présomption, démarche analytique par activation d'un réseau de connaissances, recherche active de signes positifs ou négatifs, application de règles causales ou conditionnelles, approche bayésienne⁷) et processus non analytiques (inconscients et automatiques, identifiant des configurations, des patterns, des similarités avec des cas rencontrés précédemment). Des processus mixtes (analytiques et non analytiques) sont activés de manière courante. Il semble, selon les études commentées par ces auteurs, que le processus de génération précoce d'hypothèses est irrépressible, qu'il survient même lorsque les cliniciens reçoivent la consigne formelle de s'en abstenir, voire cela mène à une augmentation du nombre d'erreurs au niveau de l'interprétation des données comme à celui des conclusions diagnostiques. Ces résultats questionnent la règle d'abstention enseignée dans les formations psychanalytiques. Pommier (2011) discute les difficultés posées par l'abstention : « La figure du psychanalyste qui s'abstient, muet comme une carpe, est devenue une sorte d'image d'Épinal, et maintenant qu'elle est installée, on lui trouve tout de suite de multiples bonnes raisons, comme celles qui ont déjà été évoquées : l'analyste s'abstient, car il attend que la singularité du savoir inconscient de son patient apparaisse. C'est un motif raisonnable d'abstention. Mais ce serait un peu court s'il suffisait d'attendre que le poisson frétille au bout de la ligne, car il se pourrait bien que l'attente se prolonge » (75–76).

Pour revenir au raisonnement médical et aux pistes de réflexions qu'il offre aux cliniciens d'approche psychanalytique, Masquelet (2006) souligne de son côté que la marque constitutive de ce type de raisonnement est l'incertitude des prémisses, ce qui explique la nécessité de progresser par décisions : « décisions de prendre en considération tel ou tel aspect de l'histoire du patient, décision d'accorder de l'importance à un signe, décision de choisir tel examen plutôt qu'un autre » (p. 8). Le patient peut fournir un large ensemble d'informations, de récits, d'états, etc. Le clinicien, médecin comme psychanalyste, est obligé de choisir dans la masse d'informations celles qui sont pertinentes par rapport à une recherche de contenus latents et la mise en lien de la forme et du fond. La question de la guérison a été très débattue au cours d'un siècle de pratiques psychanalytiques. Pour Freud (1937), deux conditions doivent être remplies pour finir (le terme est clairement plurivoque, souligne-t-il) une psychanalyse : le patient ne souffre

⁷ Selon le théorème de Bayes, le clinicien a une conception a priori de la probabilité d'un diagnostic particulier.

plus de ses symptômes et a surmonté ses angoisses et ses inhibitions ; l'analyste juge que l'on n'a plus à redouter la répétition de processus pathologiques car des éléments refoulés ont été élucidés. Pour atteindre ces objectifs, le clinicien doit avoir en vue un ensemble de stratégies et de techniques reliant en permanence le connu et l'inconnu, les certitudes et les incertitudes, le général et le particulier, le rationnel et l'irrationnel, afin d'accomplir sa mission : renforcer le moi du patient et diminuer une souffrance spécifique générée par un vécu individuel et subjectif.

3. Les hybridations logiques

Au cours de ma formation à l'approche psychanalytique, l'accent a été mis sur une série d'auteurs majeurs (Freud, Klein, Winnicott, Bion, etc.) et sur des concepts-clés reconnus épistémologiquement pour leur efficacité théorico-clinique : topiques, mécanismes de défense, narcissisme, positions schizoparanoïde et dépressive, structures psychopathologiques, mouvements transféro-contre-transférentiels, neutralité bienveillante, associations libres, interprétation de rêves, etc. Il était question principalement de repérer, toujours au sein de l'intersubjectivité inhérente à la rencontre thérapeutique, des transferts et des éléments autorisant une interprétation d'une défense ouvrant l'accès à des contenus refoulés censés de cette manière échapper au verrouillage inconscient et à l'expression en deçà de la symbolisation. La référence à une quelconque démarche logique ou scientifique était entièrement absente (tabou ?) et probablement voilée par l'essence subjective du matériel traité. Évoquer la logique pouvait-il signifier convoquer l'ennemi ou s'exposer à la désapprobation des maîtres ? Le message implicite ou explicite a clairement été : on ne traite pas le particulier avec le général. Pour les mêmes raisons, dans les écrits cliniques psychanalytiques, les références qui guident les considérations cliniques s'inspirent généralement d'écrits (ou d'affirmations) de psychanalystes, notamment ceux qui ont le plus marqué la discipline. Il est donc usuellement hors de question de se référer à un quelconque concept normatif et consensuel au sens scientifique et en référence à une épistémologie générale d'orientation holistique. Perron (2010) parlerait dans ce cas de « risques de circularité ». Pour une approche contemporaine des problèmes posés par l'écriture de cas, voir le numéro 44 (2017) « Écrire le cas » de la revue *Psychologie clinique* ainsi que Heenen-Wolff (2017).

Le mythe universaliste dont on pare (défensivement) la logique, perçue comme l'une des branches de la science la plus assurée de toutes, est très controversé par les logiciens eux-mêmes ; « il n'existe pas, aujourd'hui, de conception de la logique sur laquelle la communauté des logiciens soit entièrement d'accord, pas de définition universellement acceptée » (p. 8) note Wagner (2007) qui décrit une discipline « non seulement ouverte, vivante et féconde, mais également indéterminée dans sa définition, sa signification et son orientation générale » (p. 11). On a alors l'impression qu'il y a plus d'indéterminisme dans la logique que dans la psychanalyse...

Andler (1995) examine les rapprochements, voire l'intrication, de la logique classique et des nouvelles modélisations mobilisées par les travaux des psychologues à propos du raisonnement naturel des humains qui a été longtemps maintenu à l'abri des enquêtes empiriques. Cet auteur rappelle qu'il y a des logiques en quantités infinies qui sont comme les outils d'une trousse de bricoleur et postule qu'il est nécessaire de réhabiliter la logique classique (afin d'échapper à la confusion croissante ?) tout en laissant le champ libre à toutes sortes de processus non logiques qui fondent le raisonnement élémentaire et « réel ». Les éléments d'alogicité et donc potentiellement d'irrationalité permettraient

d'expliquer des erreurs systématiques comme des biais (cognitifs) démontrant que le système cognitif fonctionne selon des principes non conformes à la norme rationnelle.

Aussi indéracinable soit-elle, la logique semble radicalement insuffisante, selon Andler, pour construire tout raisonnement quel qu'il soit ; elle ne fait qu'établir des relations entre propositions, hypothèses et conclusions virtuelles, relations qui peuvent entrer en conflit interne (contradiction logique ou externe, tension avec des croyances ou contraintes d'arrière plan). Une des leçons tirées de son examen serait qu'il est vain d'espérer modéliser un raisonnement, même déductif, à l'aide seulement de la logique classique et de stratégies de pilotage. Une autre leçon serait que ce n'est pas la théorie des probabilités qui semble pouvoir nous aider à comprendre ce qu'est un argument non démonstratif (auquel fait appel le raisonnement).

Les bénéfices proposés par Andler seraient que l'inamovibilité de la logique classique serait compatible avec une multiplicité d'enrichissements, ce qui plaide en faveur de l'importance de la logique et d'un militantisme contre l'idée d'un raisonnement essentiellement logique, puisque rien ne s'oppose à l'idée d'une pluralité des raisonnements.

Ce détour sur quelques considérations logiques nous a permis de dissiper une série de stéréotypes construits, dans les milieux psychanalytiques, à propos du raisonnement logique tout en plaidant pour une nécessaire synthèse, sans clivages, des potentialités logiques et/ou alogiques. Nier les capacités logiques du cerveau humain c'est nier une capacité fondamentale qui a permis l'évolution de notre civilisation. Pinker (2018) décrit la dispute, dans les années 1980, entre deux approches : computationnelle (d'un cerveau, à la Leibniz, fonctionnant par l'application de règles logarithmiques) et connexionniste (à la Hume, affirmant que le cerveau a besoin de mémoriser un grand nombre d'occurrences pour produire un énoncé). Les deux semblent exactes, selon Pinker, malgré les querelles. La mémoire est associative (et ce n'est pas pour déplaire aux psychanalystes) comme le prévoit les connexionnistes, mais nous raisonnons selon des règles logiques. L'intelligence artificielle nous fait revivre ces conflits — la machine applique des règles et apprend en même temps. Alors même la machine est nécessairement hybride si elle veut ressembler au cerveau humain.

4. Conclusion

La psychanalyse n'a malheureusement pas suivi l'évolution de la logique ni des sciences qui ont interrogé de plus en plus la subjectivité, l'incertitude et le raisonnement non démonstratif et n'a retenu des sciences que la version philosophique connue sous le nom d'*empirisme logique* qui a donné une légitimité à son isolement. Si la logique semble reconnaître la nécessité épistémologique de mettre côte à côte le raisonnement déductif/inductif et le raisonnement probabiliste/incertain, il est difficile d'en dire autant pour la psychanalyse ; les raisons de cet isolement et du renoncement à nourrir son épistémologie aux deux mamelles (comme les appelle Andler, 1995) du raisonnement sont d'ordre historique. Je ne souhaite pas me pencher sur cet aspect ; ce qui me préoccupe c'est la possibilité d'accéder, sans clivage, aux deux mamelles ou aux deux faces d'une même médaille qui assurent l'accès conjoint à des fondements solides et à des situations (naturelles) d'incertitude. Je suis d'avis que l'excès de subjectivité nuit tout autant que l'excès d'objectivité à l'accès à la connaissance.

La question du modèle se pose, à mon sens. Andler considère qu'il est nécessaire de réhabiliter la logique classique tout en laissant le champ libre à toutes sortes de processus non logiques. À un autre niveau, il me semble que ce positionnement (central) devrait être adopté par la psychanalyse sans crainte de menacer le

champ d'étude (qui s'enracine dans la clinique, mais pas seulement) qui lui est propre. Au contraire, cela ouvrirait de nouvelles pistes de recherche et de réflexion au sein d'une discipline qui a été fragilisée épistémologiquement par son isolement vis-à-vis des théories de la logique.

Un autre modèle proche et nécessaire est celui offert par le raisonnement médical et le raisonnement diagnostique en particulier, qui s'efforce à établir (Masquelet, 2006) des liens logiques à partir d'informations frappées d'incertitude. À la jonction du travail clinique, de la recherche et de l'*evidence-based data*, la médecine représente un modèle d'application du raisonnement logique dans la situation d'incertitude offerte par le sujet unique qui impose la résolution d'un problème. Tout en questionnant les rapports entre particulier et général (voire leur indissociabilité).

Pour ce qui concerne la psychanalyse, il serait intéressant de tenter une formalisation, à des niveaux différents, via des inférences démonstratives et non démonstratives. Puisque tout raisonnement fait appel, de manière conflictuelle (le conflit dynamique est d'ailleurs une des préoccupations des psychanalystes), à la fois à des aptitudes logiques complexes et à la logique déductive. Si ce raisonnement est juste, il est difficile de ne pas y inclure la psychanalyse, faute de quoi, même dans ses démarches théoriques, elle risque de se maintenir à l'écart d'une connaissance réaliste de l'inconscient et de ce fait d'une perspective conceptuellement complète et épistémologiquement légitime. Aussi, s'il est vrai que les psychologues, comme l'indique Andler (1995), ont échoué dans leurs efforts empiriques pour isoler, chez l'humain, une aptitude logique fondamentale — ce qui serait encore une fois en accord avec les théories psychanalytiques — les psychanalystes pourraient tout aussi bien se lancer, à côté des logiciens, dans le défi d'élaborer une théorie du sens et de la cohérence du raisonnement de l'esprit humain (avec ses biais et ses fantasmes), en apportant leur contribution au remaniement des conceptions fondamentales. Ils ne feraient, en cela, que poursuivre la tradition de la démarche analytique dont la psychanalyse se réclame. N'oublions pas que, philosophiquement, la perspective analytique implique l'appel à la logique, à l'argumentation conceptuelle, à l'analyse des relations causales, aux exemples, à l'enquête, à des systèmes interrelatifs, etc.

Pour des raisons de cohérence, il serait alors question de repenser sa méthode, en suivant le cadre théorique de la logique et selon une vision transversale, son système interprétatif, la validité de ses énoncés, ses justifications, ses démonstrations, ses représentations formelles, ses relations épistémiques, etc. Car, nous dit Wagner (2007), « la cohérence d'un système ne peut pas être démontrée sans faire appel à d'autres principes démonstratifs que ceux qui peuvent être formalisés dans le système lui-même » (p. 37).

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Aguillaume, R. (2016). Epistemology and psychoanalysis: One psychoanalysis or two? *International Forum of Psychoanalysis*, 25, 149.
- Andler, D. (1995). Logique, raisonnement et psychologie. In J. Dubucs & P. Lepage (Eds.), *Méthodes logiques pour les sciences cognitives* (pp. 25–75). Paris: Hermès.
- Andler, D. (2016). *La silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?* Paris: Gallimard.
- Bazalgette, G. (2006). *La tentation du biologique et la psychanalyse. Le cerveau et l'appareil à penser*. Paris: Érès.
- Benarous, X., Consoli, A., Raffin, M., & Cohen, D. (2014). Abus, maltraitance et négligence : Épidémiologie et retentissements psychiques, somatiques et sociaux. *ance et de l'adolescence*, 62(5), 299–312.
- Brette, F. (2002). Traumatisme. In A. de Mijola (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 1771–1772). Paris: Calmann-Lévy.
- Castel, P.-H. (2006). *À quoi résiste la psychanalyse ?* Paris: PUF.
- Damasio, A. (2010). *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*. Paris: Odile Jacob.
- Daston, L., & Galison, P. (2012). *L'objectivité*. Paris: Les presses du réel.
- Duclaux, J. (1949). *L'homme devant l'univers*. Paris: Flammarion.
- Forest, F. (2010). *Freud et la science. Éléments d'épistémologie*. Paris: Economica.
- Freud, S. (1905). Trois essais sur la théorie de la sexualité. In *Œuvres complètes*, vol. VI. Paris: PUF (2006).
- Freud, S. (1913). L'intérêt de la psychanalyse. In *Œuvres complètes*, vol. XII. Paris: PUF (2005).
- Freud, S. (1933a). Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. In *Œuvres complètes*, vol. XIX. Paris: PUF (1995).
- Freud, S. (1933b). Pourquoi la guerre ? In *Œuvres complètes*, vol. XIX. Paris: PUF (1995).
- Freud, S. (1937). Analyse finie et analyse infinie. In *Œuvres complètes*, vol. XX. Paris: PUF (2010).
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Œuvres complètes XX* (2010). Paris: PUF.
- Gori, R., & Hoffmann, C. (1999). *La science au risque de la psychanalyse. Essai sur la propagande scientifique*. Paris: Érès.
- Green, A. (1990). *La folie privée. Psychanalyse des cas-limites*. Paris: Gallimard.
- Green, A. (Ed.). (2006). *Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique. Le dedans et le dehors*. Paris: PUF.
- Grünbaum, A. (1985). *The foundations of psychoanalysis. A philosophical critique. Paperback*.
- Heenen-Wolff, S. (2017). *Contre la normativité en psychanalyse. Sexe, genre, technique, formation : Nouvelles approches contemporaines*. Paris: In Press.
- Juignet, P. (2015). Pour un paradigme scientifique pluraliste, adapté aux sciences humaines et sociales. *Philosophie, science et société [en ligne]*. <https://philosciences.com/Pss/philosophie-et-humanite/methode-et-paradigme-des-sciences-humaines/128-paradigme-scientifique-pluraliste>
- Lupasco, S. (1941). *L'expérience microphysique et la pensée humaine*. Paris: PUF.
- Masquelet, A. C. (2006). *Le raisonnement médical*. Paris: PUF.
- Mills, J. (2012). *Psychoanalysis at the limit: Epistemology, mind and the question of science*. State University of New York Press.
- Nendaz, M., Charlin, B., Leblanc, V., & Bordage, G. (2005). Le raisonnement clinique : Données issues de la recherche et implications pour l'enseignement. *Pédagogie médicale*, 6, 235–254.
- Perron, R. (2010). *La raison psychanalytique. Pour une science du devenir psychique*. Paris: Dunod.
- Pinker, S. (2018). Il vaut mieux vivre en 2017 qu'à n'importe quelle époque antérieure ! Entretien avec Alexandre Lacroix *Philosophie Magazine*, 115, 74–79.
- Pinto-Sanchez, M. I., Bercik, P., & Verdu, E. F. (2015). Motility alterations in celiac disease and non-celiac gluten sensitivity. *Digestive Diseases*, 33(2), 200–207.
- Poenaru, L. (2018). L'épistémologie : Une enquête indépendante ? À propos du texte de P.-H. Castel *Psychanalyse et épistémologie : Comment s'extraire de l'impasse actuelle ?*. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2).
- Pommier, G. (2011). Le paradoxe de l'abstention. *Figures de la psychanalyse*, 21, 69–80.
- Popper, K. (1959). *The logic of scientific discovery*. Routledge.
- Pragier, G., & Faure-Pragier, S. (2007). *Repenser la psychanalyse avec les sciences*. Paris: PUF.
- Ridley, M. (2003). *Evolution* (3rd ed.). John Wiley & Sons.
- Ruphy, S. (2013). *Pluralismes scientifiques. Enjeux épistémiques et métaphysiques*. Paris: Hermann.
- Smadja, C. (2017). Commentaire critique de l'article de Claudia Infurchia « Au cœur de l'affect, le récit non verbal ». In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 1(1), 22–24.
- Soler, L. (2009). *Introduction à l'épistémologie*. Paris: Ellipses Marketing.
- Visentini, G. (2015). *Pourquoi la psychanalyse est une science. Freud épistémologue*. Paris: PUF.
- Visentini, G. (2017). La scientificité ouverte. « Controverses poppériennes » sur la méthode. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 1(2), 82–89.
- Wagner, P. (2007). *La logique*. Paris: PUF.
- Winnicott, D. W. (1936/2010). Appétit et trouble émotionnels. *Revue française de psychanalyse*, 74(1), 89–109.